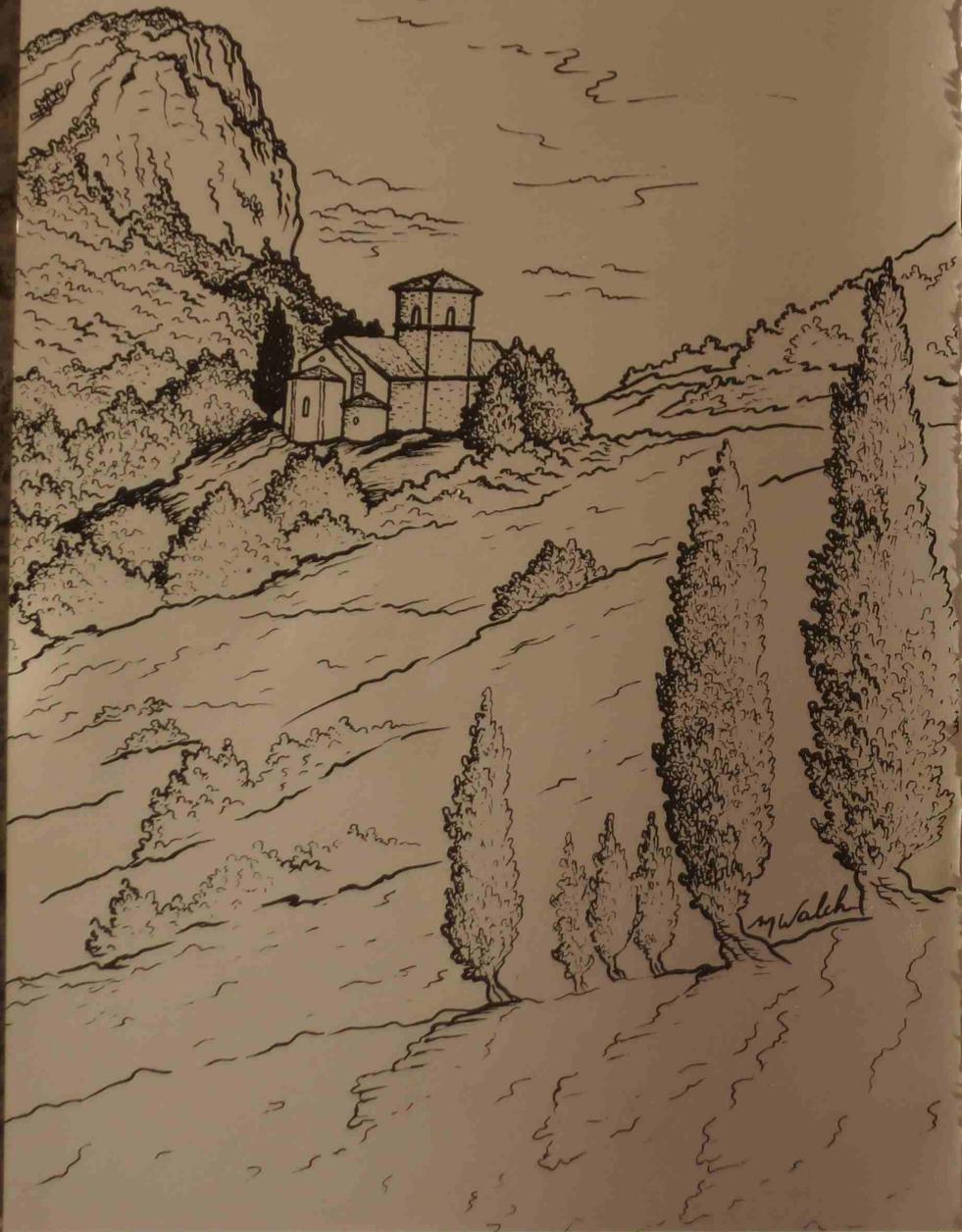


L'église Saint-Pierre de Gigors



Jean-Noël COURIOL

L'église Saint-Pierre de GIGORS



Histoire et Patrimoine Drômois

Présentation

D'une architecture simple et robuste, l'église Saint-Pierre de Gigors se dresse sur un monticule isolé, à trois cents mètres en dessous du village, ce qui lui vaut d'être visible de tous les horizons. Située à peu près au centre de la commune, elle est le lien qui réunit le hameau de Lozeron et la vallée de la Gervanne à l'Est, la "montagne" au Nord et les hameaux de la Rivière qui jouxtent la Sye à l'Ouest et au Sud.

Le bâtiment avait singulièrement souffert de l'outrage des ans, et ce dans une certaine indifférence. Pendant plus d'un siècle, il n'avait fait l'objet d'aucun travail suivi d'entretien. En 1973, une première intervention sérieuse permettait la remise en état de la toiture de la nef. Mais c'est en 1983, sous l'impulsion d'Henri XUEREF, et avec le soutien de l'association des Amis de la Gervanne, que les habitants de la commune, protestants comme catholiques, lancèrent un programme complet de restauration parvenu aujourd'hui presque à son terme. Ce fut d'abord la réfection de la toiture du clocher, de l'abside et des absidioles. Parallèlement, avec le concours de trois chantiers successifs de Jeunesse et Reconstruction, on s'attaquait au piquetage et au décapage de l'intérieur de l'édifice. L'entreprise Girard pouvait alors procéder, en 1987, à la restauration complète de l'intérieur de l'église. Ces dernières années ont été consacrées à divers aménagements : eau, éclairage intérieur, vitrage, illumination de l'édifice, protection contre la foudre. En 1994, il ne reste plus que la réfection du portail, dont les parements sont dans un piètre état, et le dallage.

La commune de Gigors-et-Lozeron n'aurait pu se lancer dans de tels travaux de restauration si elle n'avait bénéficié d'aides nombreuses et diverses : la Société des Amis de la Gervanne, la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de la Drôme, le Conseil général, le Ministère de la Culture, mais aussi de nombreux dons et le bénéfice des concerts donnés chaque année dans l'église même, en particulier le dernier dimanche d'août. Ainsi se trouve bientôt restauré cet édifice caractéristique de l'art roman du Diois.

Nos remerciements iront à Jean-Noël COURIOL, dont l'indiscutable compétence n'a d'égal que l'inlassable dévouement, et qui a rédigé la présente plaquette. Puisse-t-elle aider les nombreux visiteurs à mieux apprécier les beautés et l'originalité de Saint-Pierre de Gigors.

Jean DESCROIX, maire de Gigors-et-Lozeron.

LE SITE

A cinq kilomètres de Beaufort, Gigors est situé au coeur de la moyenne vallée de la Gervanne où s'interpénètrent les paysages des Alpes du nord et des Alpes du sud. Aussi la commune (qui a pris en 1920 le nom de Gigors-et-Lozeron), est-elle à cheval sur deux types de territoires très différents. A l'ouest, le plateau karstique de Combovin constitue la pointe la plus méridionale du Vercors. A l'est, la terrasse caillouteuse des Chaux et les vallées qui l'encadrent sont résolument dans le Diois. Entre les deux, la barre de calcaire sénonien du Savel fait transition : c'est à ses pieds que se dressent le village de Gigors et, un peu à l'écart, sur une butte bien dégagée, l'église Saint-Pierre.

A 550 m d'altitude, elle est installée sur un col qui fait communiquer les petites vallées de Chantemerle, affluent de la Gervanne, et de la Sye qui conflue avec la Drôme à Aouste. Repère majeur de la région, elle dispose d'une vue étendue, de la Forêt de Saou au sud au Glandasse au nord.

"Un site singulier, un lieu isolé, calme, propice à l'observation, à la réflexion et au recueillement" (Guy Barruol).



Le site.

L'HISTOIRE

Le territoire de Gigors (dont le nom signifierait "montagne" en langage pré-celtique), a été parcouru dès l'époque proto-historique. Sous les Gallo-Romains, il était traversé par une voie secondaire Die-Valence et partagé entre plusieurs *villae rusticae*. Des tombes en lauzes et des tessons de poteries attestent la persistance de l'occupation humaine jusqu'à la période féodale. C'est alors que l'habitat se regroupe et se perche sur le Savel. Le fief, d'abord propriété d'une famille Lantelme de Gigors, est acheté par les Poitiers, comtes de Valentinois, en 1288.

Les origines de Saint-Pierre

Le prieur de Gigors apparaît pour la première fois dans un texte de 1169, où *Willelmus* est témoin d'une charte de l'abbaye cistercienne de Léoncel. C'est sans doute de cette époque que date l'église actuelle. Pourtant plusieurs éléments laissent penser qu'elle succéda alors à un sanctuaire plus ancien. Sa situation et ses fonctions médiévales rappellent celles des autres églises-mères de la région, construites à l'origine dans les domaines gallo-romains : isolement, discordance avec une chapelle castrale (Saint-Marcel qui était déjà en ruines en 1644 sur le Savel), cimetière (cité en 1509), décimerie, siège de la paroisse. Toutefois son site, aisément fortifiable, et sa dédicace à saint Pierre évoquent plutôt un édifice de l'époque carolingienne.

Sa pierre de dédicace (voir p. 13) est datée de la fin du 11^e siècle. Elle mentionne deux seigneurs inconnus par ailleurs, Bérenger et Irpin, qui ne peuvent se situer très en avant dans le 12^e siècle puisque, en 1169, Lantelme 1^{er} de Gigors évoque son propre père Guillaume Lambert.

Le cartulaire de l'abbaye de Léoncel mentionne encore, parmi les témoins, deux autres prieurs de Gigors, Lantelmus en 1213 et Stephanus en 1235. Le prieuré paraît ensuite dans le Pouillé de 1275, où il est le plus taxé de la région : six livres, alors que Chosséon et Plan-de-Baix paient deux fois moins. A la même date est mentionné un curé de Gigors (dès 1185 une charte de Léoncel citait Raimundus, *presbiter de Gigorz*), ce qui prouve l'existence d'une paroisse distincte, à laquelle furent rattachées temporairement celles de Cobonne et Chosséon.

Un prieuré clunisien

A une date inconnue, le prieuré et la paroisse de Gigors passent sous la dépendance de Cluny, qui possédait de nombreux prieurés dans la région de Crest. Lieux de culte, ce sont aussi des exploitations agricoles. A partir de la fin du 13^e

siècle et pendant près de deux cents ans, les envoyés de l'ordre lui rendront régulièrement visite : leurs notes annuelles constituent une précieuse documentation.

La charnière entre le 13^e et le 14^e siècle est marquée par une bonne tenue de l'établissement, habité par le prieur, un moine associé (le *socius*) et jusqu'en 1279, un sacristain. L'office est célébré régulièrement (tous les jours en 1304), les devoirs d'hospitalité et d'aumône sont correctement remplis. Chaque année, les provisions sont suffisantes pour "faire la soudure" avec les récoltes suivantes. En 1279, le prieur a pu acquérir "*de nombreux biens*". L'endettement du prieuré, peut-être bien un résultat de ses acquisitions, diminue ensuite régulièrement : 100 livres en 1279, 50 en 1301, 17 en 1304. En 1314, il ne doit plus rien.

Pourtant, à plusieurs reprises, les Visiteurs notent l'insécurité du pays due à la guerre : en 1279, en 1304 où elle est rendue responsable de la pauvreté du pays, en 1331 où les envoyés de l'ordre ne peuvent même pas se rendre à Gigors "à cause des guerres dans le Valentinois". Il s'agit évidemment de la guerre des Episcopaux qui oppose les évêques de Die aux comtes de Valentinois et se prolonge près d'un siècle.

Le prieur, par ailleurs, n'est pas toujours irréprochable : en 1304, il lui est ordonné de réparer, avec l'aide de ses paroissiens, le prieuré qui menace ruine. En 1325 il réside à Montpellier avec le fils d'Adhémar de Poitiers et les Visiteurs se plaignent que l'unique moine restant à Gigors ne puisse se confesser ni assurer correctement le service divin. Il est demandé au prieur de se trouver un remplaçant pendant ses absences.

Le traité de Lyon, qui termine la guerre des Episcopaux en 1356, ouvre un siècle de prospérité pour le prieuré de Gigors. A chaque passage, les Visiteurs notent le bon état matériel et spirituel de la maison. A seize reprises, les prieurs successifs sont loués et "recommandés", ce qui est la distinction ultime dans l'ordre de Cluny. A plusieurs occasions, ils sont choisis comme Visiteurs ou Définiteurs de l'ordre. A partir de 1386 Saint-Pierre compte à nouveau deux moines. Ils sont trois en 1394 : le prieur, le sacristain et le curé.

Le déclin commence en 1429 où les Visiteurs remarquent que l'église est mal couverte. Les années suivantes, les griefs s'accumulent contre le prieur Pierre Romaneti : il mène une vie dissolue, malhonnête et entretient publiquement une concubine. Convoqué devant le Chapitre général, il ne s'y rend pas, et, en 1444, se place sous la protection du dauphin. Il dilapide les biens de l'établissement, puis le loue au sacristain du prieuré de Domène ! Le sacristain de Gigors, quant à lui, néglige l'office et n'entretient plus l'église. Il finit par s'enfuir "à cause de ses crimes et de sa mauvaise vie". En 1439 il n'y a plus à Saint-Pierre qu'un seul moine



La nef.

qui n'est même pas clunisien. Dix ans plus tard, les bâtiments menacent ruine et l'on ne peut plus célébrer l'office sans danger grave (*sine periculo magno*).

Les archives civiles ou séculières, qui donnent les noms de plusieurs prieurs, Jacques Bedos en 1396, Raymond Bastou en 1426, Pierre Romanel en 1444, confirment à l'occasion la décadence de Saint-Pierre de Gigors : à la révision des feux de 1447, il est dit que la paroisse ne compte qu'un ecclésiastique, le curé Jean de Vercoreyto.

En 1470, la situation est catastrophique : le sacristain qui réside seul à Gigors mène mauvaise vie, se conduit mal et n'assure plus aucun culte. Le prieuré est en ruines. L'ordre décide alors d'unir Saint-Pierre à celui de Lagrand (situé aujourd'hui dans les Hautes Alpes). Ce rattachement semble avoir eu des effets bénéfiques. La visite, épiscopale cette fois, de 1509 n'ordonne que de terminer le clocher et de procéder à des aménagements mineurs : étiqueter les reliques, clore le cimetière, vitrer les fenêtres de l'église, construire une tribune.

Un curieux procès

Il faut attendre les années 1560 pour retrouver mention du prieuré dans la chronique, à propos d'un procès où s'enchevêtrèrent la dîme, l'aumône et le droit de mortelage.

Depuis 1462, le prier de Gigors était tenu à une aumône de pain aux pauvres de Gigors, Chosséon et Cobonne, du 27 décembre au 24 juin; cette aumône devait avoir lieu deux jours par semaine et consistait en pièces de pain ("*dont trois égales une livre poids de coq*") faites avec de la farine de blé pour un tiers, d'orge pour un tiers et *d'espaulte rousse fromenteuse* pour le tiers restant.

Or, en 1564, le fermier du prier, Philippe Reynaud, tout en réduisant le taux de la dîme, refusa de payer l'aumône. Il arguait que les habitants de la paroisse ne payaient plus guère, exceptées quelques personnes aisées, le droit de mortelage qui lui était dû et qui consistait en deux linceuls et un *lodier* (couverture). Les consuls de Gigors attaquèrent alors en justice le prier de Lagrand dont dépendait Saint-Pierre. Et Louis de Simiane, quoique docteur en droit, perdit le procès : en 1569 il fut condamné à rétablir l'aumône.

Les guerres de religion et leurs conséquences

Ce fut une brève victoire car la coutume disparut quelques années plus tard dans la tourmente des guerres de religion. Celles-ci furent particulièrement sévères pour le prieuré. Elles eurent d'abord pour conséquence la ruine partielle de l'église : en 1610, il faut dépenser 11 livres pour couvrir le choeur et la visite épiscopale de 1644 note : "*Le prieuré et l'esglise monacale de Gigors sont ruinées. Restent seulement une partie du clocher et une chapelle couverte où sont faites les fonctions curiales ; n'est ni pavée ni blanchie, ni le devant fermé de murailles et de porte*".

Elles entraînent aussi la ruine, cette fois définitive, du temporel du prieuré. A la fin du 16e siècle, les protestants vendent les grains récoltés par le fermier, Montbrun perçoit les décimes dus au Roi, le capitaine Chabanas se fait payer la dîme ! En 1581, les revenus du prieuré sont distribués aux habitants de la paroisse : 230 personnes se partagent 2015 florins.

En 1644, les bâtiments sont démolis ("*encore paraissent les belles mazures du monastère contre l'église*") et les terres ont été accaparées par des laïcs ("*il y a beaucoup de fonds aliénés*"). En 1777, le curé déclare ne posséder aucun bien à Gigors où le prier jouit seulement de la dîme.

Les guerres de religion provoquent même l'abandon temporaire de la paroisse. En 1601, on achète un calice et des ornements sacerdotaux, mais deux ans plus tard, c'est un religieux de Léoncel qui fait, pour 56 sous, le service religieux. Gigors, où le curé Poize réside de temps en temps, est ensuite rattaché à Beaufort.

Saint-Pierre retrouve pourtant un desservant après 1697, mais les curés, qui se nomment successivement Roux, Renaud, Arnaud, Melquiond, Genevèse, Guyon, Rouchon et Champalvert, vivent au sein d'une population en grande majorité protestante : le quartier de Clos-Rond où est capturée la Beaufortoise Louise Moulin était un des plus importants lieux de pêche *au désert* de la région.

En 1707, 1719, 1746, 1775, ils obtiennent tant bien que mal des réparations à la cure ou à l'église. C'est de cette période que doivent dater les voûtes d'arêtes de la croisée du transept. La nef est sans doute couverte d'une charpente.

En 1789, le rôle de la capitation constate que le prier de Lagrand et Gigors habite Paris et que le curé est à la portion congrue.

19e et 20e siècles : Restaurations

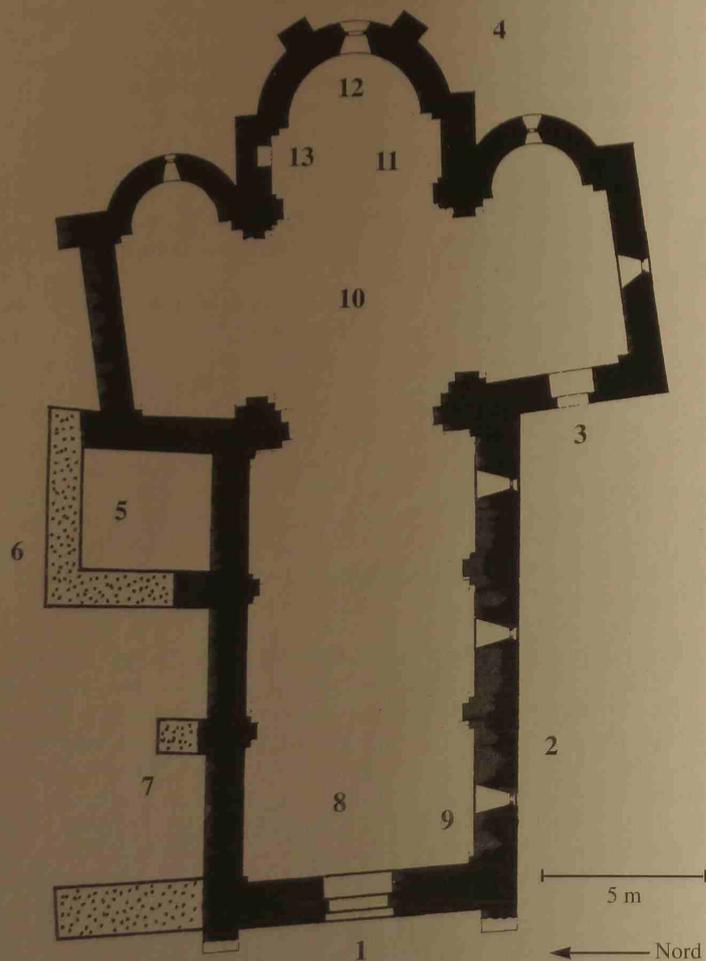
Au 19e siècle, la commune de Gigors, qui atteint le chiffre étonnant de 650 habitants en 1836, reste à forte majorité protestante : 370 protestants pour 198 catholiques en 1866.

Ceci explique sans doute les efforts de la Mission du Diois, installée à Sainte-Croix, qui construisit en outre deux chapelles de hameaux dans la vallée de la Gervanne, à Ansage et au Col de Véraut. Après avoir installé un desservant à Gigors, la Mission fit effectuer, entre 1871 et 1874, d'importants travaux dans l'église Saint-Pierre : les murs latéraux furent surélevés d'un tiers et une voûte neuve lancée sur la nef.

Au 20e siècle, Saint-Pierre de Gigors n'occupe que rarement la chronique locale : en 1957 pour le vol de chandeliers anciens et en 1978 pour son classement à l'Inventaire Supplémentaire des Monuments Historiques. Il est vrai qu'il figurait déjà dans la liste dressée en 1874 par la Société d'Archéologie de la Drôme. La paroisse, qui n'avait plus de desservant depuis 1909, a été rattachée à celle de Beaufort en 1935.

Après 1980, sous l'impulsion de l'association des Amis de la Vallée de la Gervanne et de la municipalité de Gigors conduite par son maire Madame Suzanne Descroix, d'importants travaux sont réalisés à Saint-Pierre. Une souscription et des concerts assurent une partie du financement des travaux : décapage par un chantier de Jeunesse et Reconstruction, reprise des joints et crépissage de la voûte par une entreprise locale, éclairage...

Sauvée, une fois encore, des outrages ou de l'indifférence des hommes, l'église Saint-Pierre de Gigors, fièrement campée sur sa butte, prend désormais une place de choix dans les itinéraires culturels de la vallée moyenne de la Drôme.



D'après Henri XUEREF et Guy BARRUOL.

Dimensions intérieures

Longueur totale : 24,60 m. Longueur de la nef : 12,80 m. Largeur de la nef : 6,90 m.
Portée des arcs d'encadrement de la croisée : 4,70 m. Longueur du transept : 14,80 m.

VUE D'ENSEMBLE

Le plan

Saint-Pierre de Gigors présente un plan classique en croix latine, normalement orientée vers l'est. La nef unique est divisée en trois travées. La présence d'un transept "constitue un luxe" (Henri Desaye), même s'il en existe d'autres exemples dans la vallée de la Gervanne, à Saint-Marcel de Montclar et Notre-Dame de Plan-de-Baix. Le sanctuaire est constitué d'une travée de chœur et d'une abside semi-circulaire flanquée de deux absidioles plus petites.

L'appareil

Saint-Pierre de Gigors utilise deux types de matériaux. L'essentiel de la construction est réalisé en moellons de calcaire local blanc ou bleuté. Ils constituent les deux tiers des murs gouttereaux et la quasi totalité de l'abside et du chœur. Les parements extérieur et intérieur sont en petit appareil très régulier avec des assises hautes de 12 à 25 cm (15,4 cm en moyenne). Le tuf, abondant dans la vallée, plus facile à extraire et à travailler, est utilisé pour les cintres des fenêtres, les voûtes du chœur et une grande partie du clocher.



L'appareil du mur gouttereau méridional (extérieur).

L'EXTERIEUR

La façade (1) est en grande partie authentique, à l'exception de la partie supérieure qui a été refaite (au-dessus de la fenêtre), et du contrefort unique au nord qui est une addition tardive.

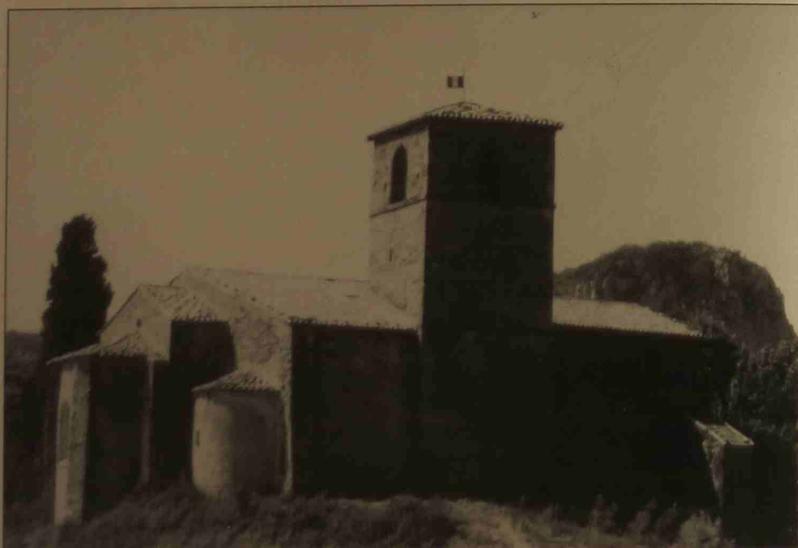
La porte, simple et robuste, avec son arc à deux voussures et ses jambages à deux dossierets, s'intègre parfaitement dans le parement roman. On notera le caractère très gélif du calcaire utilisé.

La fenêtre est surmontée d'un arc en tuf à double ébrasement : c'est l'unique exemple de ce type d'ouverture dans tout l'édifice.

Le mur gouttereau méridional (2) conserve son parement roman, aux assises très régulières, sur environ deux tiers de sa hauteur. On distingue bien les traces d'arrachement des deux contreforts qui flanquaient la nef.

Les trois petites fenêtres à simple ébrasement sont réduites à des archères à l'extérieur; elles ont perdu une partie de leur encadrement.

Une petite porte (3), aujourd'hui bouchée, s'ouvre dans le mur du transept. Couverte d'une voûte en plein cintre, elle faisait communiquer l'église avec les bâtiments du prieuré. Ces derniers, ruinés au cours des guerres de religion, étaient réduits à l'état de "*belles mazures*" lors de la visite épiscopale de 1644. On peut imaginer qu'ils s'organisaient autour d'un cloître dont il ne reste, il est vrai, aucun témoignage.



Le chevet (4) est la partie la plus harmonieuse de l'édifice où l'on appréciera "*l'articulation et l'équilibre des volumes*" (Guy Barrauol). Il comprend, de la nef vers le talus extérieur en pente très raide :

- la croisée du transept, de forme cubique. Elle devait être, à l'origine, surmontée d'un clocher.
- la travée de chœur, beaucoup plus modeste.
- l'abside, semi-circulaire, renforcée par deux contreforts. Seul celui du midi est authentique.
- les deux absidioles plaquées contre les bras du transept.

Le clocher (5), haut de 20 m, à peu près carré (5m sur 5m à l'intérieur) n'est pas contemporain de l'église romane contre laquelle il est plaqué. Le Visiteur de 1509 ordonne de "terminer le clocher d'ici à quatre ans"; il restait donc un travail considérable à accomplir. D'ailleurs cette mention peut fort bien concerner le premier clocher, élevé sur la croisée du transept. En 1644, il ne reste qu'une partie du clocher : celui que nous voyons aujourd'hui a donc été construit, ou tout au moins fortement restauré, après le milieu du 17^e siècle.

Son appareil, médiocre, tranche avec les belles assises de l'église romane. Le tuf y est largement utilisé, aux angles et sur les bandeaux qui marquent les étages. Le dernier étage, qui possède quatre ouvertures chanfreinées couvertes d'arcs brisés, est totalement construit dans ce matériau plus léger.

La cloche, qui pèse 270 kg, porte l'inscription :

1712 Sit nomen Domini benedictum
Marie Florimond de Truchet
Antoine Arnaud, curé

Le colonel Florimond de Truchet fut seigneur de Beaufort et de Gigors de 1700 à 1732. Arnaud est connu comme curé de Gigors de 1698 à 1726.

Au cours de l'été 1968, la foudre pénétra dans le clocher et provoqua la chute de la cloche, qui ne subit aucun dégât !

Une petite inscription (6), de 20 cm sur 14 cm, est réemployée dans le mur nord du clocher. Gravée sur une pierre jaune, moulurée, elle est incomplète à droite. Le texte, peu lisible, a été restitué par Henri Desaye :

| | |
|-----------------------------|---------------------------|
| hic requie et Naisseni | ici repose Naisseni... |
| III J I Ian(uari) obiit | Le 5 janvier il mourut |
| V.....eti (vitae perpeti ?) | |

Les lettres, hautes de 2 cm, sont de forme romane, sans doute du 12^e siècle. Il s'agit d'une épitaphe, qui peut provenir de l'église ou, éventuellement, du cloître du prieuré.

La face nord de la nef (7) est aveugle, comme dans toutes les églises romanes rhodaniennes soumises au vent du nord. Le parement, fort médiocre, trahit une réfection, sans doute du 17^e siècle. On distingue l'arrachement d'un contrefort. L'autre est réutilisé dans le mur occidental du clocher (visible à l'intérieur).

C'est sur la pente septentrionale de la butte que devait se trouver le cimetière avant la destruction des bâtiments du prieuré. Le creusement d'une tranchée, en 1993, a exhumé de nombreux ossements.

L'INTERIEUR

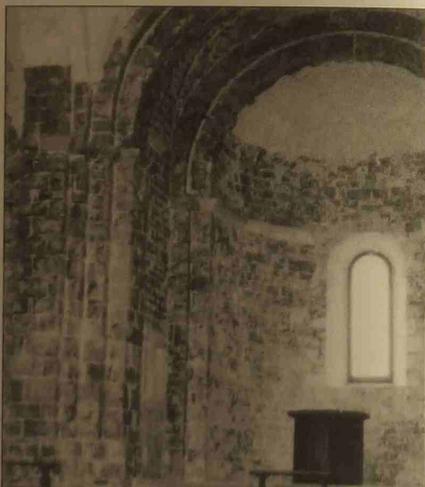
Saint-Pierre de Gigors surprend d'abord par l'importance de son volume, considérable pour une église qui était celle d'une paroisse rurale et dont le prieuré ne compta jamais plus de trois moines.

Elle étonne aussi par son sol en forte pente : de la porte au fond de l'abside, la dénivellation est de 2 m 40, "*ce qui produit un très heureux effet*" (Henri Desaye). Toutefois, dans les deux premières travées, on aperçoit les fondations de l'édifice à la base de la muraille : leur niveau originel était, peut-être, un peu plus haut que celui d'aujourd'hui.

Les constructeurs ont sans doute utilisé au mieux la forte pente de la butte mais il n'est pas interdit de trouver, dans cette lente montée vers le sanctuaire, "*une portée symbolique tangible*" (Guy Barruol).

A l'origine, l'édifice était fort peu éclairé, par des fenêtres à ébrasement unique tourné vers l'intérieur : celles du mur méridional sont de simples meurtrières. Saint-Pierre recevait donc essentiellement sa lumière de l'est, par un petit oculus situé au-dessus du chœur et grâce aux trois fenêtres des absidioles et de l'abside : on voit bien que cette dernière a été - malheureusement - agrandie.

(8) La nef (photo p. 5) comporte trois travées. Ses murs latéraux sont renforcés d'arcs de décharge en plein cintre, suivant une habitude bien connue des églises romanes de la vallée de la Gervanne. Ils retombent sur des impostes au profil classique : cavet surmonté d'un bandeau.



Pilastre de la croisée du transept.

La voûte actuelle est en briques sous le crépi récent. Elle a été élevée entre 1871 et 1874 par la Mission du Diois. Il est certain que la nef romane était couverte d'un berceau en plein cintre. Cette voûte était portée par des doubleaux en tuf qui, eux, ont été conservés. Ils prenaient appui sur les pilastres par des dossierers dont on voit bien qu'ils ont été arrachés : les pierres d'encastrement s'inscrivent en négatif sur la face des piliers !

Cette voûte romane a été ruinée pendant les guerres de religion. En 1644 le visiteur notait : "*lesdites murailles de la nef subsistent. Les voûtes sont ruinées, mais on pourrait les réparer à peu de frais*".

Copie de la pierre de dédicace (9) de l'église, retrouvée en 1948 dans une ferme proche de l'église (l'original est conservé au musée de Valence)

(DO)MNO BERENGE(RIO IS)TAM EC
LESIAM PRIMVM CONSTRVXERIT (I)
N ONORE SCO PETRO APOSTOLO ET
SCO IOANNE ET SCAE MICAEL ARCAN
GELE ET POST MORTE SVA FILIO SVO IR
PINO PRO PEC(CATIS) SVIS...

"Le seigneur Béranger a, le premier, entrepris la construction de cette église en l'honneur de saint Pierre apôtre, de saint Jean et de saint Michel archange, et, après sa mort, son fils Irpin (l'a poursuivie) pour la rémission de leurs péchés".

La maladresse de la langue (*scae Micael, morte sua...*), contraste avec la beauté de l'écriture qui naît de l'irrégularité des lettres, des compénétrations et de l'abréviation en forme d'oméga majuscule. Henri Desaye situe cette inscription "*au début du XII^e siècle, à la rigueur à la fin du XI^e*".

Elle nous donne les noms des deux seigneurs qui ont construit (ou reconstruit?) l'église et aussi ceux de ses trois saints titulaires, qui correspondent aux trois autels. Saint Pierre, le premier cité, était courant à l'époque carolingienne et Cluny ne pouvait que le conserver. Saint Jean (sans doute Baptiste) doit évoquer une fonction de baptistère, comme à l'église de Chosséon, elle aussi rattachée à Cluny. Quant à saint Michel, il était fréquemment choisi pour les sites perchés, comme à Saint-Michel d'Anse.

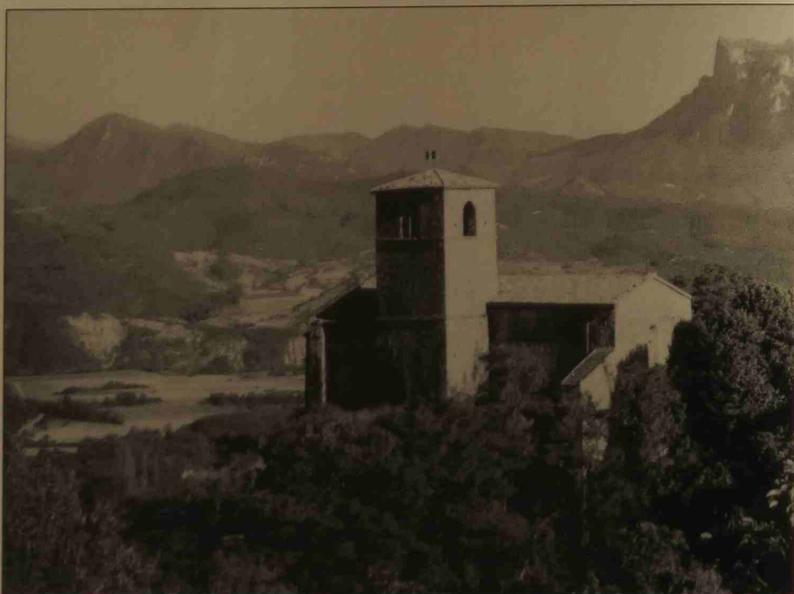
La croisée du transept (10) est couverte par une voûte d'arêtes banchée, moderne (17e siècle). On imagine qu'avant les guerres de religion, elle était surmontée d'une coupole sur trompes, comme à Saint-Marcel de Montclar ou Notre-Dame de Plan-de-Baix; au-dessus s'élevait le clocher.

Les quatre arcs qui encadrent la croisée sont en plein cintre et à double rouleau. Ils retombent sur des pilastres, très découpés, au profil étonnant : on n'y compte pas moins de huit angles saillants ! Ces piliers prennent appui sur des socles rectangulaires maçonnés.

Les deux bras, couverts à l'origine de berceaux en plein cintre, sont aujourd'hui surmontés de voûtes d'arêtes. Dans les murs méridionaux s'ouvrent les absidioles voûtées en cul-de-four.

Le bras du midi possède la porte (bouchée) sommée de deux arcs donnant dans la cour du prieuré. Il a conservé sa fenêtre.

Au nord, la fenêtre est bouchée et une porte donnant dans le clocher a été ouverte maladroitement. L'absidiole servait de chapelle car, en 1644, l'évêque écrivait : *"Dans ladite esglise de Gigors, au tresforel, il y avait cinq chapelles : la première proche dudit choeur, à main gauche en entrant, sous le vocable de sainte Catherine est encore vousté, en bon état..."*



La travée de choeur (11), très courte, est couverte d'un berceau qui paraît authentique. Il a pu échapper aux guerres de religion : *"le choeur est aussi voûté et en estal"* (1644).

Il en est de même pour la voûte en cul-de-four de l'abside (12), dont le cerveau est entièrement en tuf. Elle est éclairée par un petit oculus et une grande baie moderne : on distingue bien une fenêtre bouchée sur sa droite.

Une moulure, avec décrochement, constitue son seul décor : elle a, comme les impostes des piliers, la forme d'un cavet surmonté d'un bandeau.

Le petit placard liturgique (13) est encadré d'une moulure en quart-de-rond. Il conserve les gonds de fer et la feuillure de la porte ainsi que les saignées d'une étagère, à côté de traces de scellements plus anciens.

DATATION

Malgré la présence - et c'est un fait exceptionnel - de sa pierre de fondation, la datation de Saint-Pierre de Gigors pose quelque difficulté.

L'édifice actuel, selon Guy Barroul, qui cite Plan-de-Baix, Cobonne, Saint-Marcel-lès-Sauzet, Sainte-Jalle et Mirmande comme éléments de comparaison, présente tous les caractères *"d'une église du milieu ou de la seconde moitié du XIIe siècle"*.

Or l'inscription de fondation remonte, aussi bien par ses caractères épigraphiques que par la mention de Bérenger et d'Irpin, au moins au début de ce même siècle. Et l'on ne peut guère évoquer, pour rajeunir ce texte, la situation de Gigors dans une zone de montagne, *"à l'écart des foyers culturels régionaux"*.

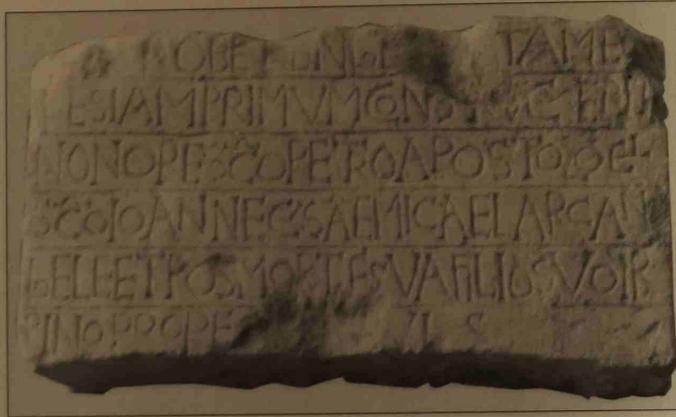
Une première explication serait que Saint-Pierre de Gigors pourrait être finalement plus ancienne que les églises semblables de la région, et remonter au début du 12e siècle. C'est ce qu'avancait Henri Desaye, après avoir noté que l'édifice ne comporte ni éléments archaïsants (petit appareil antique, moulures en chanfrein), ni éléments du 12e siècle avancé (abside polygonale, arcs brisés).

Une autre solution serait que l'édifice actuel aurait succédé, cent ans plus tard, à un premier sanctuaire de la fin du 11e siècle. Cette reconstruction, qui aurait coïncidé avec le passage de l'église à Cluny, expliquerait alors l'irrégularité de son plan.

Mais ces détails chronologiques ne doivent pas faire oublier l'essentiel : perché sur sa colline, Saint-Pierre de Gigors, par ses dimensions, ses volumes et l'unité de sa construction où l'on sent la volonté de bâtir solide, beau et clair, est l'une des églises romanes les plus attachantes du Diois.

BIBLIOGRAPHIE

- André LACROIX : *Gigors*, dans *A travers l'histoire des cantons de l'arrondissement de Die*, 1924, p.47-48.
Jean-Noël COURIOL : *Gigors*, dans *Solaure*, octobre 1975, p. 9-11.
Jean-Noël COURIOL et Henri DESAYE : *L'église Saint-Pierre de Gigors*, dans *Revue Drômoise*, n° 435, mars 1985, p. 229-244.
Philippe RACINET : *Rapport préliminaire sur le prieuré de Gigors*, dactylographié, 1985, 21 p.
Jean-Noël COURIOL : *Seigneurs de Gigors et moines de Léoncel aux XIIe et XIIIe siècles*, dans *Cahiers de Léoncel*, n° 3, 1986, p. 17-26.
Henri DESAYE et Jean-Noël COURIOL : *Gigors, Saint-Pierre*, dans *La Drôme Romane*, Plein Cintre, Taulignan, 1989, p. 63.
Guy BARRUOL : *Gigors. Saint-Pierre*, dans *Dauphiné Roman*, Zodiaque, 1992, p. 387-393.



La pierre de dédicace.

Texte : Jean-Noël COURIOL et Annie FRICHE.

Conception, saisie, maquette : HISTOIRE et PATRIMOINE DROMOIS
26400 BEAUFORT-SUR-GERVANNE

Couvertures : Michèle WALSCH 26400 GIGORS-ET-LOZERON

Photographies : Jean-Noël COURIOL et Hélène BAIETTO (p. 14)

IMPRIMERIE du CRESTOIS 26400 CREST 75 25 00 82.

Dépôt légal : Deuxième trimestre 1994.

Tous droits réservés.

L'auteur remercie vivement Marcel COURIOL et Robert SERRE qui ont relu le manuscrit.